

En matière de comméragé, la curiosité d'une fée n'a rien à envier à celle d'une femme ordinaire. C'était sans l'ombre d'une délicatesse que la fée Benninkova, les yeux brillants et l'écume à la bouche, insistait pour savoir si, après tant de sacrifices financiers, j'avais réussi à obtenir de Marylène la récompense suprême d'un « rapport ». Elle prononçait le mot « rapport » entre guillemets, en l'encadrant d'un bref et double mouvement des doigts levés.

« Après avoir vu et touché, dis-je pour rebondir sur le mot “rapport” qui sonne toujours comme un coup de trompette le réveil de mes fantasmes, après avoir vu et touché tout ce que j'avais voulu voir et toucher, il ne me restait plus beaucoup

d'argent dans le pot-au-feu. La banque a refusé ma seconde demande d'emprunt. Par détresse, j'avais vendu une montre de cheminot qui me venait de mon grand-père et une série de cartes postales représentant des hétaires du siècle dernier, auxquelles je tenais aussi fort, aussi crûment qu'à des épouses légitimes. Pour moi, cette vente fut une véritable perte affective. Mais j'étais prêt à tout, je vous l'ai dit, madame Benninkova. Je n'ai pas eu la chance de pouvoir réunir une somme assez alléchante pour Marylène.

– Avec tout ce que vous aviez fait pour elle, Clinty, cette fille aurait dû au moins avoir la reconnaissance du ventre ! Elle aurait dû avoir la pudeur de se donner ! À la limite, si elle faisait de la rémunération un principe de morale, elle aurait pu faire l'effort de se contenter de ce que vous aviez à lui offrir, pour solde de tout compte, par exemple ou à toutes fins utiles ! Je me sens scandalisée ! Au cours de ma longue carrière, j'ai croisé le destin de bien des salopes, mais c'étaient des reines, des actrices célèbres,

des maîtresses d'armateur grec, voire des poétesses un rien hystériques, bref, des femmes que leur niveau social, leur degré de culture, leurs ambitions politiques ou artistiques rendaient naturellement funestes pour le patrimoine des hommes en place. Jamais, je n'aurais imaginé qu'une caissière de supermarché puisse se prévaloir de vices qui jusqu'à présent furent l'apanage de la classe dominante, jamais ! Me voilà durablement consternée par tant de cynisme, tant de vénalité, par de telles tendances à l'arrivisme ! À titre personnel et en qualité de fée, je m'insurge de toutes mes forces et je vous jure que si je disposais ici et maintenant de ma baguette magique j'irais, de ce pas, transformer cette caissière en caisse pour le chat ! »

Pour féerique qu'elle fût, cette sainte colère m'impressionnait dans ce que j'avais de plus rationnel. En effet, personne n'avait jamais pris ma défense avec autant d'éloquence et de véhémence. Même mes parents, de braves gens, un peu argentés, catholiques pratiquement, ne s'étaient jamais

beaucoup énervés en ma faveur. J'avais été la honte de leurs ébats participatifs. Et je les comprends. Quand on s'aime, on n'envisage pas que cette ferveur sentimentale produira un déchet de mon genre. Quand le regard de mes parents se posait sur leur petit enfant bizarre, je sentais qu'ils se demandaient à quel endroit de la formule ils avaient commis l'erreur fatale, manqué le geste qui sauve la recette, oublié l'ingrédient, l'adjuvant, le soin ou la précaution technique. Ils fouillaient leur mémoire à la recherche de la seconde d'étourderie qui aurait pu expliquer le désastre. Mais rien ne leur revenait. L'homme n'a pas le souvenir de ses erreurs.

Par la suite, pour ne pas vivre en permanence face à la preuve, vivante jusqu'à l'agitation, de leur incompétence génétique, ils m'éloignèrent. D'abord en me confiant à des centres spécialisés. Puis à des équipes chirurgicales qui avaient les moyens de me maintenir quasiment sous anesthésie permanente. Puis, ils m'installèrent dans ce logement, loin de leur coquet pavillon aux

pelouses plantées de beaux thuyas. Enfin, pour être sûrs de ne plus avoir à me croiser, même par hasard, dans les rues de la ville, ils déménagèrent, définitivement ou presque, dans une résidence secondaire, loin, aux environs de Lourdes, où je suis convaincu qu'ils n'ont même jamais songé à faire brûler un cierge pour moi.

« Le cierge est une des variétés de la baguette magique ! s'exclamait la fée Benninkova. Moins efficace, bien sûr. Mais parfois, il donne d'excellents résultats. À condition que la flamme brûle bien à la verticale et ne s'éteigne pas avant d'avoir consumé tout le suif.

– Je ne savais pas, fis-je l'étonné.

– Alors, je vous l'apprends, Clinty. Mais ne regrettez rien : à Lourdes, les cierges sont toujours éteints avant d'avoir été à moitié brûlés. La ville protège ainsi ses intérêts commerciaux. Si tous les malades recouvraient la santé, les jours du tourisme religieux seraient comptés et l'économie locale s'étiolerait très vite. Un miracle de loin en loin entretient l'espérance. Systématisé ou

généralisé, le miracle devient un droit de l'homme, une forme de justice. Le bancal ne l'espère plus : il l'exige ! Et à juste titre, d'ailleurs, dans une société qui se revendique égalitaire. Ici-bas, l'espoir est une très grande source de profits. Alors que le droit coûte cher. Il ruine le valide et constitue une charge pour la collectivité. Vous comprenez, Clinty ?

– Je comprends, madame Benninkova.

– Avec une fée, ce n'est pas pareil. N'importe qui est capable de faire brûler un cierge, mais rares sont les êtres amenés par les circonstances à rencontrer une fée et à lui rendre un service tel qu'elle se sentira tenue d'exprimer sa gratitude en exauçant, d'un obligeant coup de baguette magique, le vœu exprimé par son bienfaiteur ! Si vous voulez que je transforme Marylène en vieille banquette d'autobus, il ne tiendra qu'à vous, Clinty ! »

A priori, je n'y tenais pas. Ni en vieille banquette d'autobus, ni en caisse pour le chat. Un homme intègre ne peut pas souhaiter le moindre mal à ses meilleurs souvenirs.

« J’apprécie Marylène dans ses formes actuelles, ai-je dit. Je sais qu’elle a sans doute le fond mauvais, mais dans son cas la forme compense le fond. Cela dit, madame Benninkova, il y a peut-être quelque chose que vous pourriez faire pour moi. Car j’ai été victime d’une infamie plus odieuse encore que toutes les histoires que je me suis permis de vous raconter. Écoutez-moi. Vous n’allez pas en croire vos oreilles. »

Ce que je m’apprêtais à lui confier me paraissait aussi assez incroyable. Je me ruminais dans le canapé. La télévision diffusait un dessin animé à base de coccinelles, style auquel je n’ai jamais réussi à m’habituer. J’avais réuni sur la table, compté et recompté les quelques valeurs que Marylène avait paru dédaigner. Toutefois, ce n’était pas rien. Il y en avait tout de même de quoi s’offrir une bonne petite tonne de sucre, soit une demi-centaine de seins à l’unité ou trente-trois paires au tarif préférentiel. J’avais l’impression que la somme aurait été à la hauteur de ce que j’appellerais un « rapport de découverte », deux ou trois minutes,

histoire de se faire une idée de la chose. Mais Marylène avait été intransigente. Arguant qu'elle devait se conserver pour l'homme de sa vie, elle me renvoya aux pratiques manuelles dont je m'étais heureusement accommodé jusqu'à ce jour. Puis, elle était partie, plutôt fâchée si j'en juge par la manière qu'elle avait eue de reclaquer la porte derrière elle.

Donc, mon cerveau phosphorait à pleins bouillons, pour essayer de trouver l'appoint. J'en étais à concevoir, malgré l'évidente difficulté d'exécution que cela représente pour un handicapé, le cambriolage du pavillon de mes parents. J'y trouverais bien une tondeuse à gazon, des outils, des renards empaillés, toutes sortes de matériels faciles à négocier sur les marchés de banlieue.

J'en étais à ce point de mes pensées quand j'entendis une clef tourner dans la serrure de la porte d'entrée. À peine le temps de dresser l'oreille, le chef du rayon accessoires automobiles s'avancait dans le salon-salle à manger, en faisant tourner le trousseau de clefs à la manière d'un habitué des grosses cylindrées.

« Alors, c'est vous ! s'est-il exclamé en se plantant devant moi.

– C'est moi quoi ?

– Ne faites pas l'innocent, je sais tout ! Il y a déjà un moment que je vous surveille ! Vous avez corrompu ma fiancée ! Si ce n'était que ça, je fermerais les yeux. Mais vous m'avez fait cocu et, dans l'automobile, c'est un affront qui se lave dans le sang, je vous préviens tout de suite ! »

Et il a dégainé un couteau de chasse, grand modèle, le genre qu'on utilise pour saigner l'éléphant. Il n'était pas beau quand il parlait. Il n'était pas beau non plus quand il se taisait. Mais alors, quand il brandissait un couteau au-dessus de ma tête de handicapé, il était franchement très moche, une horreur, un monstre. Je me demandais ce que Marylène lui trouvait. En plus, il émanait de lui une odeur d'huile à moteur, de courroie surchauffée. Sa présence n'inspirait que du dégoût.

« Vous avez brisé le bonheur d'un couple de valeureux travailleurs ! hurlait-il avec d'authentiques accents de sincérité. Vos sales

pattes de bancroche ont souillé la femme de ma vie ! N'essayez pas de le nier ! Je vous ai vu l'attirer dans votre antre !

– Ce n'est pas ce que vous croyez, ai-je bredouillé assez platement. Marylène est une amie. Elle me rend visite, dans le cadre de ses propensions caritatives, et pour sacrifier à la mode actuelle qui veut qu'on fasse le bien autour de soi. Nous buvons le café. Nous dégustons quelques biscuits.

– Vous l'avez obligée à se soumettre à vos désirs de malpropreté ! Pour ça, je vais vous tuer. Ainsi nous serons quittes. Vous aurez payé pour vos fautes ! »

Au rayon automobiles, l'intelligence reste très accessoire. Cette tête de gondole sonnait le creux. Je voyais la lame d'acier trembler dans la lumière poussiéreuse du plafonnier et cela ne m'inspirait que des idées craintives. Ce n'est pas que je tiennne à la vie. Dans mon état, ce serait une opinion ridicule. Mais je ne veux pas mourir avant l'heure et, de toute façon, pas de la main d'un vendeur de filtres à air. Je me suis appuyé sur mes béquilles et j'ai eu recours

au cri primal, espérant attirer l'attention des voisins. Il ne coûte rien d'essayer. On peut toujours donner sa chance à une illusion. Je n'y croyais qu'à moitié. À chaque fois que j'avais fait une chute dans l'escalier de l'immeuble, personne n'avait jamais eu le réflexe de me venir en aide. Les gens ont autre chose à faire que ramasser un handicapé, je les comprends. Ils ne sont pas mauvais, seulement pressés par le temps. Ils préfèrent être à l'heure que venir en aide. C'est un choix de société.

« Tout le monde s'en fout que vous creviez ! » a grogné le méchant en abaissant lentement son couteau vers ma carotide.

À la seconde même où l'acier allait m'embrocher par le cou, un hurlement démentiel emplit le salon-salle à manger, et le chef de rayon vacilla sur ses courtes jambes, avant de choir, plus ou moins lourdement, sur la petite table, écrasant la télécommande et plusieurs biscuits secs qui dataient du dernier passage de Marylène.